

# Considérations nouvelles sur l'art de la guerre chez les anglais

Autor(en): **Guillot, Frédéric / Mac Dougall, P.-L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **10 (1865)**

Heft 2

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-330515>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

guerre leur fournirait les matériaux qui leur seraient nécessaires. (1)

La statistique militaire de l'étranger comprendra les points suivants :

- 1<sup>o</sup> Organisation de l'armée ;
- 2<sup>o</sup> Armement et équipement ;
- 3<sup>o</sup> Notions statistiques ;
- 4<sup>o</sup> Territoire.

(A suivre.)

---

---

### CONSIDÉRATIONS NOUVELLES SUR L'ART DE LA GUERRE CHEZ LES ANGLAIS (2).

Voilà un titre bien fait pour séduire les esprits avides de nouveautés ! Des considérations *nouvelles* sur l'art de la guerre, et chez les Anglais ! L'annonce était trop piquante pour qu'il fût possible de résister à la tentation d'ouvrir un livre annonçant de pareilles révélations. Je l'ai donc ouvert, curieux d'apprendre quel progrès nos voisins avaient fait faire à l'art militaire, mais je n'ai pas tardé à me convaincre que les *nouveautés* annoncées remontaient à Carnot, à Jomini, à Napoléon, et qu'elles avaient été notre premier catéchisme militaire ! Quant à l'art de la guerre chez les Anglais, c'est l'art de la guerre chez toutes les autres nations, copie pâle et effacée du grand art des Frédéric et des Napoléon.

Rien de nouveau donc que sur le titre, et surtout rien de particulier aux Anglais.

(1) Voici une finale qui ne répond guère aux brillantes prémisses des alinéas précédents. C'est presque la montagne accouchant d'une souris. Quoi ! ce programme si captivant et si grandiose ne serait plus que l'affaire d'un « travail privé et volontaire » ! tandis que dix lignes plus haut on gémissait de ce qu'il était laissé « au soin et à la bonne volonté individuelle. » Il n'y aura donc rien de changé dans le monde, sinon une grosse contradiction de plus, et le fait que le dépôt agrandira les rayons et l'usage de la bibliothèque fédérale !

(2) *Considérations nouvelles sur l'art de la guerre (chez les Anglais)*, par le capitaine Mac Dougall, traduit en français par le capitaine Mac Intosh, du 63<sup>e</sup> de ligne, 1 vol. in-12, Poitiers, Henri Houdin, libraire-éditeur. — Au moment où nous étions occupé de la lecture de cet ouvrage, pour en présenter la substance à nos lecteurs, nous avons trouvé notre besogne toute faite, et beaucoup mieux encore, dans deux articles d'un officier d'état-major français, M. Frédéric Guillot, publiés par le *Moniteur de l'armée* des 1<sup>er</sup> et 16 novembre 1864. Nous n'avons cru pouvoir mieux faire que de poser la plume et nous borner à reproduire tout simplement les très-justes appréciations de M. Guillot. En les lisant nos lecteurs se convaincront que si notre paresse naturelle trouve son compte à une rédaction à coups de ciseaux, en revanche ils n'y perdent ni pour le fond ni pour la forme. F. L.

Mais si le livre du colonel Mac Dougall ne contient rien de nouveau et ne fait pas faire le moindre pas à la science, on peut dire en revanche que c'est un bon et complet résumé de tout ce qui a été écrit sur la matière. Tout ce qu'a pensé Napoléon, tout ce qu'a écrit Jomini est fortement condensé en quelques pages. L'esprit est frappé avec d'autant plus de force que, dans ce court exposé, il ne perd pas un instant la vue d'ensemble. C'est une compilation, une abréviation, un résumé. M. Mac Dougall est pour Jomini, — toutes proportions gardées, — ce que Justin fut pour Trogue-Pompeius.

J'exprime ici deux regrets : le premier, que le colonel anglais ait mis peu d'ordre et de logique dans la division des matières. En effet, les sujets se mêlent volontiers, les mêmes faits se répètent, et dans le pêle-mêle de ces répétitions, l'esprit distingue difficilement la liaison qui unit les chapitres. C'est un défaut capital, quand il s'agit, comme ici, non de démontrer, — ce qui est fait, mais d'enseigner. A commencer par l'Introduction, le défaut que je signale saute aux yeux. Ici, tous les sujets se coudoient : stratégie, tactique, préparatifs de combat, mouvements de l'armée, état-major, éducation des officiers, et enfin, — point par lequel l'ouvrage eût dû débiter, — définition des locutions les plus usitées dans la science.

Le second regret c'est, que M. Mac Dougall, qui a pris son livre tout fait dans le *Traité des grandes opérations militaires* et dans le *Précis de l'art de la guerre*, n'ait pas même cru devoir rendre hommage au général Jomini, l'immortel auteur de ces deux grands ouvrages.

Il est impossible de supposer que les trois principes émis par le colonel Mac Dougall, dans son chapitre premier, aient pu être présentés par lui comme une nouveauté, car ces principes ne sont que la reproduction, en d'autres termes, des préceptes donnés dès 1805 par le général Jomini.

Voici ces principes :

« N° 1 : Opposer les masses de votre armée aux fractions de l'ennemi.

» N° 2 : Opérer autant que possible sur les communications de l'ennemi sans exposer les vôtres.

» N° 3 : Opérer toujours sur des lignes intérieures. »

Ces principes, qui sont le fond même des travaux critiques de Jomini, sont développés avec un art remarquable dans les deux ouvrages cités plus haut. Je rappellerai au lecteur plus spécialement le fameux chapitre XIV du *Traité des grandes opérations militaires* et le chapitre XXXV du même ouvrage. Dans le premier, Jomini traite des lignes d'opération, préconise les lignes intérieures, et explique, à

l'aide de ce principe, les grands résultats de la campagne de 1796 en Italie, les revers essuyés la même année par Jourdan et Moreau en Allemagne. C'est encore aux lignes intérieures que Jomini attribue tout le succès de l'immortelle campagne de 1800, qu'il considère avec raison comme le chef-d'œuvre des lignes d'opération.

Jomini exalte les lignes intérieures, par ce motif, entre autres, que leur but est de « mettre en action, au point le plus important, et par le moyen des mouvements stratégiques, un plus grand nombre de divisions, et par conséquent, *une plus forte masse que l'ennemi*, » et que leur résultat ordinaire est de séparer l'ennemi de ses communications.

On voit par cette seule citation que dans la pensée de l'auteur du *Traité des grandes opérations* les trois principes n'en font qu'un, et qu'ils résument en eux les vrais principes de la guerre, puisqu'en opérant sur des lignes intérieures (principe n° 3), on peut couper l'armée ennemie de sa ligne d'opérations (principe n° 2), et mettre en action, au point le plus important, une plus forte masse que l'ennemi (principe n° 1).

Ainsi donc, rendons à César ce qui est à César, et n'attribuons pas à M. Mac Dougall ce qui appartient à Jomini.

Jomini a découvert les raisons qui avaient fait vaincre Frédéric et Napoléon : son mérite est d'avoir écrit ce que pensaient ces grands hommes, sans qu'ils s'en fussent rendu compte. Il a rapproché les marches et les batailles de ces deux célèbres hommes de guerre et a tiré de ce grand ensemble les principes adaptés au système moderne.

D'autres avant lui avaient déjà aperçu le principe fondamental de l'art de la guerre, mais personne ne l'avait formulé avec netteté et précision.

Dès 1793, et avant Carnot, le général Grimoard, dans un mémoire adressé à la Convention, disait : « Le moyen le plus simple d'atteindre ce but (suppléer à l'art par le nombre) est de faire une guerre de masses, c'est-à-dire de diriger toujours sur les points d'attaque le plus de troupes et d'artillerie qu'on pourra. »

C'est ce principe que Carnot introduisit au Comité de Salut public. Cependant il ne l'appliqua pas avec une logique bien rigoureuse, puisqu'on le vit, à l'armée du Nord, employer son système favori qui était de déployer sur les deux ailes.

Timidement et partiellement essayé en 1793, le système des masses fut mis en œuvre avec énergie et ensemble en 1794, et amena les prodigieux succès qui signalèrent la seconde période de cette campagne.

L'Europe, on le sait, fut comme frappée de stupeur à la nouvelle

de l'issue de la campagne de 1794. Personne ne pouvait se rendre compte d'événements aussi extraordinaires, et on allait même jusqu'à mettre en doute leur exactitude. L'illustre général Jomini racontait un jour, à ce sujet, qu'en Suisse, où il se trouvait alors, âgé de 14 ou 15 ans, l'étonnement et l'incrédulité étaient des plus prononcés. Avec cette intuition particulière des choses militaires, qui était le trait saillant de son génie, le futur auteur du *Précis de l'art de la guerre* expliqua immédiatement à ses compatriotes étonnés le principe à l'aide duquel les généraux républicains se présentant toujours en force supérieure sur le point qu'ils voulaient attaquer, avaient pu successivement détruire ou refouler devant eux les corps isolés des alliés, et dégager ainsi la frontière française depuis la mer du Nord jusqu'au Rhin. Ce fut le premier succès du père de la stratégie.

Non-seulement ces principes ont été proclamés par Jomini dès 1805, mais il n'est pas un ouvrage, parmi ceux qui ont paru depuis, qui ne les ait acceptés et proclamés comme l'œuvre propre de l'auteur du *Traité des grandes opérations*. Xilander, Bismarck lui-même, malgré ses rancunes personnelles contre le général, Boutourlin, Clausewitz, qui le copiait tout en l'attaquant, Jacquinet de Presles, Rocquancourt, La Roche-Aymon, Ternay, le général Pelet, Giustiniani, le général Dufour, le maréchal Bugeaud dans ses *Instructions et Aperçus*, Brialmont, Vandewelde, etc. ...., tous les écrivains qui se sont fait un nom dans l'histoire de l'art et de la littérature militaire ont adhéré formellement aux principes formulés pour la première fois par Jomini.

Dans le chapitre II, les principes relatifs aux *Bases de communication* sont exposés avec lucidité. L'auteur s'étend complaisamment surtout sur l'échiquier à double base, soit rentrante, soit saillante, et traite la grande question des *changements de base* et celle non moins importante des *lignes d'opération*.

Le chapitre III intitulé : *Maximes*, complète les sujets traités dans le chapitre précédent et éclaire par de bons exemples l'opération, toujours si critique, du changement de base. La maxime n° 2 pose bien en principe qu'il ne faut jamais abandonner sa ligne de communications, mais elle ajoute que, cependant, quand les circonstances l'exigent, il ne faut pas hésiter à la changer, et que « c'est même l'une des manœuvres les plus adroites de l'art de la guerre. »

La campagne de 1757 donne deux exemples à l'appui de ce principe, à Kollin et à Leuthen. 1806 en offre un exemple bien plus remarquable encore. Napoléon, parti de Mayence pour envahir la Prusse, attire sur sa direction les forces prussiennes, qui cherchent immédiatement à intercepter ses communications avec Mayence. Na-



poléon, alors, change habilement de base, adopte Strasbourg et la nouvelle ligne Strasbourg Kronach. Sans crainte désormais pour sa propre ligne, il se met lui-même à cheval sur les communications de l'armée prussienne. On sait les immenses résultats de cette admirable manœuvre.

Viennent maintenant des exemples pris dans l'armée anglaise :

Celui de sir John Moore, qui quitta le Portugal en 1808 pour s'avancer contre Napoléon et qui, coupé de sa base, put heureusement se rejeter sur la Corogne, où les navires anglais vinrent le recevoir.

Celui de Wellington en 1813, qui abandonna le Portugal pour le port de Santander, ce qui lui valut le gain de la bataille de Vittoria. Au sujet de ce dernier changement de base, Napier s'exprime ainsi : « Le Portugal fut abandonné, comme le bateau remorqué l'est par la corde qui l'a traîné, et tous les établissements anglais furent transportés par mer sur la côte de Biscaye. »

Le colonel Mac Dougall ajoute la remarque suivante, que je demande la permission de citer tout entière :

« C'est un avantage immense pour une armée, qui opère dans une île ou dans une presqu'île, que d'être maîtresse de la mer. Elle a autant de lignes de retraite à son choix qu'il y a de ports dont les routes ne sont pas coupées par l'ennemi. « Si Napoléon au lieu » des Anglais, avait été maître de la mer, l'histoire de la guerre de » la Péninsule n'aurait jamais été écrite. »

Pour clore ce chapitre, l'auteur applique ses trois principes aux batailles de la guerre de Sept-Ans, à la campagne de Charles XII en 1708, et, enfin à la campagne de Moreau en Allemagne (1800). Bien que ces faits de guerre aient été déjà parfaitement expliqués et élucidés, le résumé présenté par le colonel Mac Dougall ne manque ni d'intérêt ni de précision.

Le chapitre IV contient une vingtaine de maximes relatives à l'attaque et à la défense des positions. Ces maximes, empruntées aux célèbres écrivains militaires et surtout à Napoléon, sont l'application pratique des grands principes de l'art de la guerre. Quelques exemples appuient ces préceptes de détail.

Le chapitre V traite du passage des rivières et des lignes de défense, au premier rang desquelles l'auteur cite les fameuses lignes de Wellington à Torrès-Vedras. Ce chapitre, un peu élémentaire, se traîne dans des dissertations à peu près dépourvues d'intérêt, et ne contient que des vérités bien connues.

Les agents moraux sont le sujet du chapitre VI. Je dirai à peu près de ce chapitre ce que j'ai dit du précédent. C'est une redite. Tous

les traités d'art militaire contiennent un chapitre pareil et rien ne signale particulièrement celui du colonel Mac Dougall.

Ici, cependant, le sous-titre de l'ouvrage, *l'Art de la guerre chez les Anglais*, reçoit quelque développement. Wellington et Napier tiennent le haut bout, Napier surtout. S'excusant ensuite de n'avoir pas parlé davantage du premier de ces deux généraux, l'auteur dit avec une fierté ingénue : « Si nous ne parlons pas davantage de Wellington, c'est parce que son caractère et sa renommée sont connus jusque dans les chaumières. L'homme n'a pas besoin d'allumer un flambeau pour apercevoir l'éclat du soleil. »

L'exemple de Marlborough passant les lignes de la Méhaigne en 1705 et celle de Bouchain en 1711, celui d'Alexandre traversant l'Hydapse, et, enfin, celui de l'archiduc Charles, cherchant à passer l'Aar en 1799, complètent ce que l'auteur a dit du passage des rivières.

Le chapitre VII s'occupe de manœuvres. Les trois armes, infanterie, cavalerie, artillerie, sont successivement passées en revue ; puis l'auteur expose les principes de la formation des colonnes, les attaques de flanc, les attaques par colonne et par ligne, les attaques en échelons et, enfin, l'ordre oblique. C'est une paraphrase des ordonnances sur les manœuvres.

Enfin l'ouvrage se termine par le chapitre VIII, intitulé : *Aux jeunes officiers*. Il contient un ensemble de conseils paternels adressés par le colonel Mac Dougall à ses jeunes élèves de Sandhurst. Dans cette espèce de méditation sur les devoirs des officiers, l'excellent colonel rappelle qu'il faut être « quelque chose de plus qu'un mannequin qu'on revêtirait d'un uniforme ; » qu'on ne doit pas considérer l'exercice comme une tâche ennuyeuse et les trois parades de chaque jour comme d'horribles corvées. Rien de plus honnête, rien de plus moral, rien de plus juste. L'honorable directeur des études continue en rappelant aux élèves du Collège royal que pour être digne de commander des hommes, il ne suffit pas d'avoir un brevet de la reine dans son secrétaire ; que le jeune officier doit étudier la théorie dans son Manuel et l'appliquer ensuite dans sa chambre, en faisant exécuter à ses divisions de bois toutes les manœuvres de la compagnie et du bataillon jusqu'à ce qu'il les possède parfaitement. Viennent ensuite des conseils sur l'emploi du temps dans la vie en garnison et en campagne.

J'ai remarqué surtout dans ce chapitre spécial un détail des objets que doit emporter l'officier. Je crains fort que le poids de 100 kilos, donné comme un maximum par l'auteur, pour le bagage d'un officier ne soit quelque peu dépassé par la quantité des objets signalés comme utiles. J'y vois d'abord deux caisses en cuir (cantines), con-

tenant l'une les vêtements et les livres de l'officier, l'autre, sa literie, ses couvertures et sa batterie de cuisine. Suivent les détails de ladite batterie. Puis, un petit matelas et un oreiller roulés dans une couverture de campement, un seau en caoutchouc et une hache avec sa gaine en cuir : enfin, une baignoire portative en caoutchouc !

Ajoutez à l'article de l'équipement personnel de l'officier une casquette avec les accessoires suivants : couverture en toile blanche, couverture en toile cirée, couvre-oreilles doublé de flanelle, et vous aurez une idée du nécessaire pour la tête.

J'oubliais un article. Pendant la marche, l'officier doit avoir une couverture roulée dans l'intérieur de laquelle se trouve une paire de chaussettes, une brosse, un peigne et une paire de pantoufles. Je passe sous silence les provisions, le bidon plein d'eau, le revolver, la longue-vue, etc., qui remplissent le havre-sac. Seulement je le répète, si les objets essentiels sont en proportion des accessoires de luxe, quel est le mulet qui portera de pareils bagages ?

Je n'ai pas besoin de faire observer que ces conseils sont exclusivement destinés aux officiers anglais, dont les habitudes diffèrent grandement des nôtres. Que diraient nos vieux zouaves s'ils voyaient, parmi les bagages de leurs officiers, des baignoires portatives en caoutchouc !

En résumé, le livre du colonel Mac Dougall contient deux parties bien distinctes : une première partie où sont exposés les grands principes de la guerre, et une seconde traitant d'objets de détail d'une moindre importance. La première est remarquable : c'est Jomini et Napoléon résumés en une centaine de pages. La seconde, œuvre spéciale du colonel Mac Dougall, renferme de très-bons préceptes de détail qui seront lus avec fruit, surtout par les élèves du Collège royal de Sandhurst.

Tel qu'il est, le livre est un *vade mecum* utile à l'officier, en ce sens que sous un petit volume il résume tout ce qu'il est à peu près bon de savoir sur la guerre. Le *Moniteur de l'Armée* en a déjà conseillé la lecture aux officiers français, et il est incontestable qu'elle ne peut leur être que très-profitable.

Il faut également remercier M. le capitaine Mackintosh, qui a fait passer avec succès cet ouvrage de la langue anglaise dans la nôtre. Le style en est clair et l'expression toujours juste. On peut dire que tout en acquérant pour lui-même un solide complément d'instruction, M. Mackintosh a voulu en faire profiter ses camarades de l'armée. C'est là une bonne et louable intention dont il faut savoir gré au jeune officier.

FRÉDÉRIC GUILLOT.



Après ce juste éloge donné au capitaine Mackintosh, il est juste aussi de lui transmettre un reproche que nous recevons aujourd'hui, et qui lui est adressé par le colonel Mac Dougall, l'honorable auteur du livre traduit, au sujet de notre premier article, publié dans le numéro du 1<sup>er</sup> novembre.

Monsieur,

J'ai lu dans le *Moniteur de l'Armée* une critique sur un livre intitulé : « *Considérations nouvelles sur l'art de la guerre chez les Anglais* » où se trouvent les remarques suivantes :

« Le second regret, c'est que M. Mac Dougall, qui a pris son livre »  
» tout fait dans le *Traité des grandes opérations militaires* et dans le »  
» *Précis de l'art de la guerre*, n'ait pas cru devoir rendre hommage »  
» au général *Jomini*, l'immortel auteur de ces deux grands ouvrages.  
» Il est impossible de supposer que les trois principes émis par le »  
» colonel Mac Dougall, dans son chapitre 1<sup>er</sup>, aient pu être présentés »  
» par lui comme une nouveauté, car ces principes ne sont que la »  
» reproduction, en d'autres termes, des préceptes donnés dès 1805 »  
» par le général *Jomini*. »

Pour répondre à ces observations, j'ai l'honneur de vous envoyer un extrait de la préface de mon ouvrage : *The Theory of war*, dont les *Considérations nouvelles*, etc., sont une traduction.

Voici cet extrait :

« Afin d'éviter des renvois continuels, je déclare ici que les quatre »  
» premiers chapitres sont compilés dans les écrits de Napoléon, de »  
» Frédéric, de *Jomini*, et dans le seul ouvrage classique militaire »  
» écrit en anglais : *Peninsular War* (guerre de la Péninsule), par »  
» Napier.

» Dans ces chapitres, il ne peut y avoir rien de nouveau, si ce n'est »  
» le classement ou l'arrangement. »

Je ne suis donc monsieur, nullement responsable ni pour le *titre* de cette traduction, ni pour l'*omission* de ma préface, choses qui ont attiré les remarques défavorables de M. Quillot, non sur mon livre, mais sur la bonne foi de l'auteur.

Aussi monsieur, je vous prie de vouloir bien me rendre la justice de publier cette lettre avec l'extrait qu'elle contient.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P.-L. MAC DOUGALL.

